

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

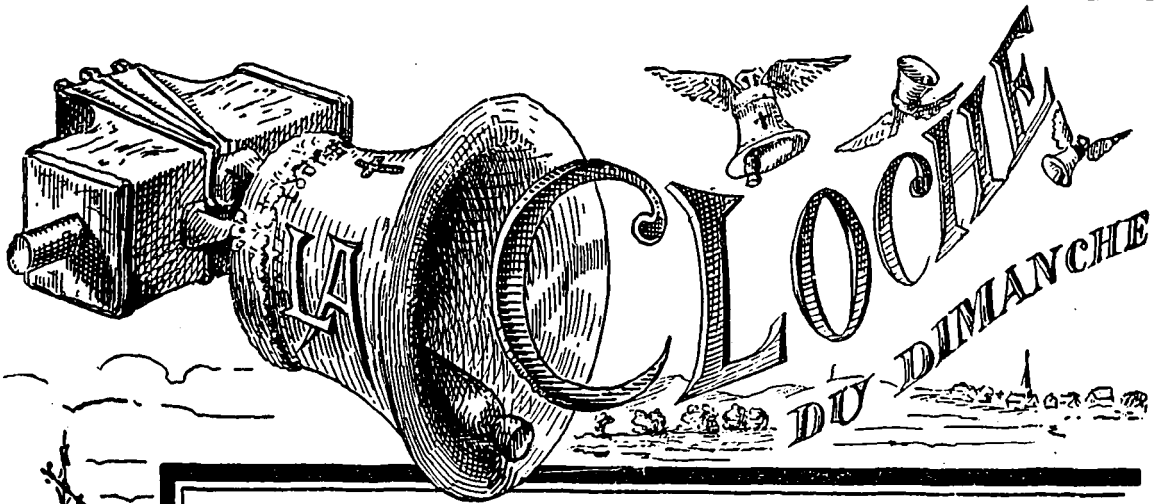
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

ABONNEMENTS.

No. 8.

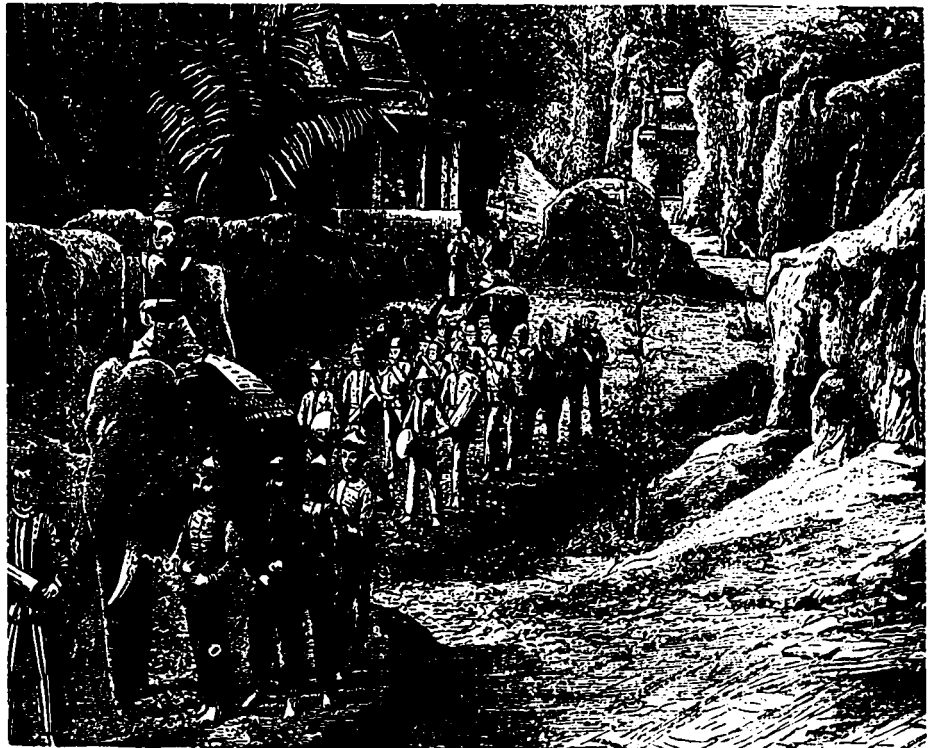
Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c.
par année.

Pour Montréal, - - - - - 75c.

Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00
par année.

Annonces, 10c. la ligne pour la tre inser-
tion Pour l-s insertions subséquen-
tes, on t aite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances à
G. VEKEMAN,
R. P.--2177.



LA PROCESSION POUR LA RASURE D'UN JEUNE PRINCE AU SIAM.

“ Celui qui écrit — propage, prête, donne
ou lit dans les assemblées populaires — de
bons livres — ou de bons journaux — fait
plus de bien que s'il guérissait les malades,
rendait la vue aux aveugles ou ressuscitait
les morts.”

GRÉGOIRE VIII.

La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur: JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, - RUE ST-NICOLAS, - 33
MONTREAL

JEUDI, 2 DECEMBRE, 1897.



AU PARLOIR

Dans notre numéro de Noël, qui aura au moins seize pages, nous publierons cinq pages de musique religieuse pour piano. Nous devons ce cadeau à la gracieuse obligeance de M. L. Cardinal, jeune imprimeur de musique très-favorablement connu pour le fini de ses clichés.

Nous espérons aussi recevoir de nos amis un grand nombre de correspondances qui vaudront mieux sans doute que la prose habituelle de tous ces Jean-Jacques ou mauvais de la *Cloche*.

Nous prions nos Zélatrices et nos Zélateurs de nous faire connaître en temps utile combien de numéros de Noël ils désirent recevoir pour la propagande.

DOCTEUR X.

L'INSTITUT DE NAZARETH A MONTREAL

POUR LES AVEUGLES

Tout le monde connaît l'Institut de Nazareth. Récemment, à l'occasion d'une de ces fêtes annuelles qui sont une des plus précieuses ressources de la maison, les journaux ont rappelé le bien accompli à l'Institut. On

nous permettra d'entrer dans quelques détails, que la *Cloche* est heureuse de sonner pour ses lecteurs.

C'est à l'heureuse inspiration et au zèle éclairé d'un prêtre généreux, M. le Curé Rousselot, dont le souvenir est fidèlement gardé en cette ville, que cet institut, destiné aux jeunes aveugles, doit sa création.

Nous ne répéterons pas les touchantes considérations que suggère à toute âme charitable cette grande infortune : la cécité. Nous voulons rester dans le côté pratique et vraiment chrétien des moyens employés pour venir en aide aux malheureux aveugles et assurer leur existence.

On a reconnu depuis longtemps que la perte d'un sens rendait les autres plus actifs. Ainsi l'aveugle a une délicatesse dans le toucher qui remplace, dans une certaine mesure, ses yeux absents. Il peut se diriger, au milieu de la nuit qui l'enveloppe, grâce à sa mémoire qui est des plus fidèles. Voyez-le descendre un escalier souvent parcouru. Le pied n'hésite pas. Il en est de même dans la cour de récréation.

Les aveugles ont, comme on sait, des dispositions naturelles pour la musique. La justesse de l'oreille est remarquable chez eux. Aussi, dans l'Institut de Nazareth, on dirige leur instruction, pour les nautes heureusement douées sous ce rapport, vers les études musicales, solfège, harmonie pour les chanteurs, et on s'efforce de préparer de bons instrumentistes.

Lorsque vous passez, rue Ste-Catherine, le long de Nazareth, vous entendez de divers côtés les accents du piano accompagnant les exercices d'un débutant, ou encore les sons harmonieux d'une clarinette, d'un hautbois, ou ceux plus graves d'une basse en cuivre. C'est un élève qui prend sa leçon, qui "pioche son morceau." Le matin surtout, la maison est remplie d'harmonie.

Ce qu'il faut ce temps pour former un aveugle à la musique, est naturellement long, car son infirmité l'oblige à des retards qui se comprennent aisément. Les excellentes Sœurs Grises, leurs éducatrices, parviennent à leur faire vaincre, à force de patience et de sympathie affectueuse, les difficultés des débuts.

Mais, au prix de quelles études, de quels efforts ! Il faut d'abord apprendre à l'aveugle à lire la musique. Connaissez-vous la bibliothèque dont ils se servent ? Elle est bien curieuse. Tous leurs livres sont en relief, car ce n'est que par le toucher qu'ils peuvent deviner les signes qui servent de lettres. Il en est de même pour la musique. Les notes sont en relief et c'est sur ces pages qu'ils apprennent le solfège. On voit combien de préparations est nécessaire pour acquérir les notions si simples pour un voyant qui n'a qu'à déchiffrer un morceau placé sur son pupitre.

On y arrive cependant, et nous savons avec quel talent un aveugle comme M. Clar-

ke sait faire chanter son piano, et quels sons harmonieux il en fait jaillir.

Mais quand il faut réunir dans une fanfare, dans un chœur, tous ces talents individuels, une autre difficulté surgit. Là c'est la mesure qui met l'accord entre les divers exécutants et qui permet à la fanfare des aveugles d'être une des meilleures de Montréal, pour la justesse des sons et l'exécution des nuances. Et ceci est d'autant plus remarquable, que le directeur de cette fanfare est lui-même un aveugle.

Mais on ne s'occupe pas seulement à Nazareth de former des musiciens. On y apprend divers métiers. Nous avons vu des jeunes filles faire de la broderie et ces mille ouvrages en perles qui ne sont qu'une œuvre de patience pour une voyante, mais qui semblent interdites aux aveugles. Eh bien ! celles-ci y parviennent avec beaucoup plus de succès et de rapidité qu'on ne peut le supposer. Quand on les voit broder, choisir les perles de diverses couleurs, en faire des dessins variés, on comprend la vérité de cette remarque : leurs yeux sont au bout de leurs doigts. C'est le *toucher* qui remplace l'œil éteint.

Nous en pourrions dire bien long sur les merveilles obtenues par l'instruction des aveugles. Ce que nous voulons retenir ici, c'est la reconnaissance que nous devons avoir pour les directrices de Nazareth, pour les Sœurs Grises qui donnent en cette maison l'instruction à cent jeunes aveugles. La durée de l'éducation est de huit à neuf ans. Quels services sont ainsi rendus à ces infortunés mis à même de subvenir à leur existence : Dieu seul le sait. Et cette œuvre de charité est inscrite sur le grand livre de la dette qui se paiera au Ciel.

X.

UN CONSEIL PAR SEMAINE.

Vous avez l'air bien triste, mademoiselle, vous faites une laide grimace, monsieur : vous avez, à la mâchoire supérieure, une dent qui vous fait beaucoup souffrir. Nous allons essayer de vous venir en aide.

Mettez dans une tasse une cuillerée à soupe de gin ou de brandy, ajoutez-y une petite pincée de sel et une petite pincée de poivre. Faites chauffer le tout légèrement, mettez-y le feu avec un petit bout de toile ou de papier, laissez brûler pendant deux ou trois secondes et éteignez. Quand le liquide est assez refroidi pour ne pas vous brûler, versez-le dans le creux de votre main, plongez le nez dedans et aspirez fortement, de manière à ce que le liquide monte bien haut dans les narines. Cela piquera un peu, mais le mal de dents aura disparu.

Ce remède ne produit pas d'effet sur la mâchoire inférieure.

Quelques découvertes que l'on ait faites dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

LA QUESTION GRECQUE.



Elle est enfin réglée, ou à peu près, au point de vue de la paix européenne, bien entendu. Mais il reste encore quelques petits comptes que le roi de Grèce acquitte à sa manière. Au Grand Turc il dit : " Mon pauvre vieux,

il faudra bien attendre que j'aie réglé avec mes anciens créanciers ;" à ces derniers il dit : " Je vous payerais bien, mais je dois d'abord m'arranger avec le Grand Turc." Et puis, tout le monde attend... sous l'orme.



LE GOUVERNEUR DE LA CRÈTE.

Les puissances européennes viennent de désigner, comme gouverneur de la Crète, le Colonel Schaefer, né en 1856, à Luxembourg, capitale du Grand-Duché.

Ce tout jeune colonel a passé près de vingt ans dans le Levant, faisant des études remarquables

pour différents gouvernements : suivant, comme attaché à leur état-major, les généraux Laham et lord Wolseley, dans les campagnes du Soudan oriental et du Nil, cette dernière, dans le but de porter secours à Gordon.

Le colonel Schaefer, outre les

principales langues européennes, parle couramment le turc, l'arabe et un peu le grec moderne. Il a épousé une Arménienne de la famille Dadian, une des premières de Constantinople.

SIAM.

A l'occasion du récent voyage du roi et de la reine de Siam en Europe, nous avons donné, dans notre numéro du 21 octobre, les portraits de ces deux souverains.

Le Siam se trouve dans le pays du milieu de l'Indo-Chine, grande presqu'île d'Asie au sud, en face des Indes Anglaises qui sont également au sud de l'Asie, mais à l'ouest de l'Indo-Chine.

La France possède presque tout le pays entourant le royaume de Siam : les Siamois, fourbes comme tous les Asiatiques, ont attaqué sournoisement les postes français, et cherché à combattre l'influence de la France sur le Laos, pays du bassin du Mékong, grand fleuve de l'Indo-Chine.

Bangkok est la capitale du royaume. Là, on trouve un semblant de civilisation, qui s'éteint aux murs mêmes de la ville : tout le peuple est plongé dans la pourriture asiatique et barbare dont les Chinois peuvent donner une idée. La ville compte cinq cent mille habitants.

Il y a, à Bangkok, plus de trente pagodes royales, d'une richesse extraordinaire. L'intérieur est frénétique. On pénètre sous un dôme élevé, dont les parois resplendissent de peintures et de dorures. Au milieu une idole colossale, d'une pierre quelconque, recouverte de plaques d'airain parsemée de pierres fines.

Dans la pagode de notre gravure, se trouvent deux idoles : un Boudha accroupi, en or massif, de plus d'une verge de hauteur ; la seconde, au-dessous, de quatre pouces plus grande que la première est entourée d'ornements et de pierreries, et est

formée elle-même d'une seule émeraude. Elle vaut plus de deux cent mille dollars.

Le pavé de cette pagode est fait de grandes dalles de marbres. Sur ces dalles, des nattes d'argent.

Les palais, comme les pagodes, sont d'une magnificence extraordinaire. Celui que donne notre gravure est entouré d'une vaste enceinte de hautes murailles ayant plus d'un quart de lieue de tour. Toute l'enceinte est pavée de larges dalles de granit et de marbre. C'est là qu'on place le cadavre du roi dans de l'or, pendant près d'un an, avant de le brûler.

Une cérémonie bizarre et curieuse, c'est la rasure du toupet, que riches et pauvres tiennent à célébrer.

Jusqu'à douze ou treize ans, les enfants des deux sexes portent un toupet circulaire de deux pouces de diamètre, bien peigné, bien arrangé, pommadé, gracieusement noué. On les conduit alors en grande pompe à la pagode. Mais avant leur départ, ils se prosternent jusqu'à terre devant leurs pères.

Hélas !.. ces barbares valent mieux que bien des gens civilisés !

Trois jours sont consacrés à la prière ; le quatrième jour, les talapoins récitent de longues oraisons sur l'enfant, puis, rasent eux-mêmes le toupet chargé de bijoux précieux.

Les invités félicitent l'adolescent qui change son langouti rouge contre un blanc.

Les détails qui précèdent sont empruntés au "Pèlerin" de Paris.

Nous publions aujourd'hui à notre première page, une vue de la pagode royale de Bangkok. Nous publierons d'autres vues dans nos prochains numéros.

(Cet article était destiné à notre dernier numéro. De là une allusion à la gravure qui a figuré à la première page la semaine passée.)

UN VRAI PATRIOTE

Le bon Roi Louis XVI était captif et les hommes sanguinaires qui demandaient la mort, l'insultaient chaque jour et torturaient son cœur en maltraitant la Reine et ses pauvres enfants.

Nous n'avons pas à juger cette époque néfaste. La France était tombée au pouvoir

d'une bande d'assassins qui, sous prétexte de mettre fin à certains abus, commirent tant d'excès, se souillèrent de tant de crimes, que leur seul nom inspirera l'horreur et le dégoût jusqu'à la fin des siècles.

Mais on vit aussi de beaux dévouements, des actes d'héroïsme qui honorent l'humanité. Les Bretons et les Vendéens, mal armés, sans organisation, souvent même sans munitions et sans vivres, combattirent pour le trône et l'autel. Il fallut toutes les forces de la République pour tenir tête à cette poignée de braves.

Un jour le commandant d'un corps de cavalerie avait fait arrêter un jeune Vendéen dont il voulait se servir pour guider ses troupes dans la forêt. Il s'agissait de surprendre un détachement de l'armée royaliste.

— Si tu nous sers bien, avait dit le chef au brave villageois, tu recevras une récompense libérale ; mais, si tu nous trompes, tu seras pendu ou fusillé.

Le Vendéen ne répondit point, mais il se mit à marcher d'un pas ferme, suivi par les dragons dont le moins hostile était prêt à lui passer son épée à travers le corps à la première tentative qu'il ferait pour s'enfuir. Et, naturellement, il les conduisit dans une mauvaise direction, loin de ses amis.

Après une longue marche, il s'adressa au chef.

— Colonel, dit-il, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Tuez-moi, je ne vous demanderai pas grâce... Mais ceux que vous comptiez surprendre sont maintenant à l'abri du danger. Je ne paie pas trop cher ce service rendu à mon pays et la satisfaction du devoir accompli, en faisant le sacrifice de ma vie.

L'officier était un guerrier et non un bourgeois.

— Allez en paix, répondit-il au chouan ; vous êtes notre ennemi, vous avez bien fait en refusant de nous servir ; à votre place j'en aurais fait autant.

LISEZ ET JUGEZ.

Un célèbre bâtonnier de l'ordre des avocats à Paris, M^{re} Rousse a dit : "Ce n'est point l'être pervers que vous avez sous les yeux que vous devez frapper, car vous vous tromperiez. Ceux que vous devez condamner à mort, ce sont les artisans de la perversité que vous remarquez en ce précocement assassin, ce sont les journalistes, les auteurs de romans infâmes, donnant tous les détails les plus minutieux du crime préparant ainsi, instruisant d'autres criminels : voilà les seuls, les vrais coupables !"

LES PLAIES DU JOUR

Une bonne petite revue européenne, *Bethléem*, disait dans son numéro d'octobre dernier : " Il est un mal plus terrible que la peste qui menace les sociétés modernes ; mal d'autant plus grave qu'il ne s'attaque point aux corps, mais aux âmes et aux intelligences, je veux dire l'impiété et l'irréligion. Hélas ! il n'est point seulement à la porte de notre société, il y est entré ; il a pénétré jusqu'au cœur, et y exerce les plus effrayants ravages. "

C'est surtout par les mauvais livres et les mauvais journaux que le mal se propage. On ne saurait assez le répéter.

BOITE AUX LETTRES.

Rév. M. P. A. L. — Nous vous remercions pour votre bonne lettre et prenons la liberté de vous envoyer quelques numéros pour la propagande.

Rév. M. J. P. D. — Merci de tout cœur. Nous envoyons douze numéros à l'adresse indiquée.

M. F. P. — N'oubliez pas de réparer notre maladresse et recommandez-nous pour une bonne correspondance.

G. C. — Nous tenons beaucoup à votre collaboration pour le grand numéro.

M. E. R. — Ne vous oublions pas.

Rév. M. D. — Nous ne sommes pas si gourmands. Un ou deux abonnés pour commencer, et le reste vient tout seul.

M. J. E. G. — Nous attendons quelque chose de vous, prose ou vers, pour notre numéro double.

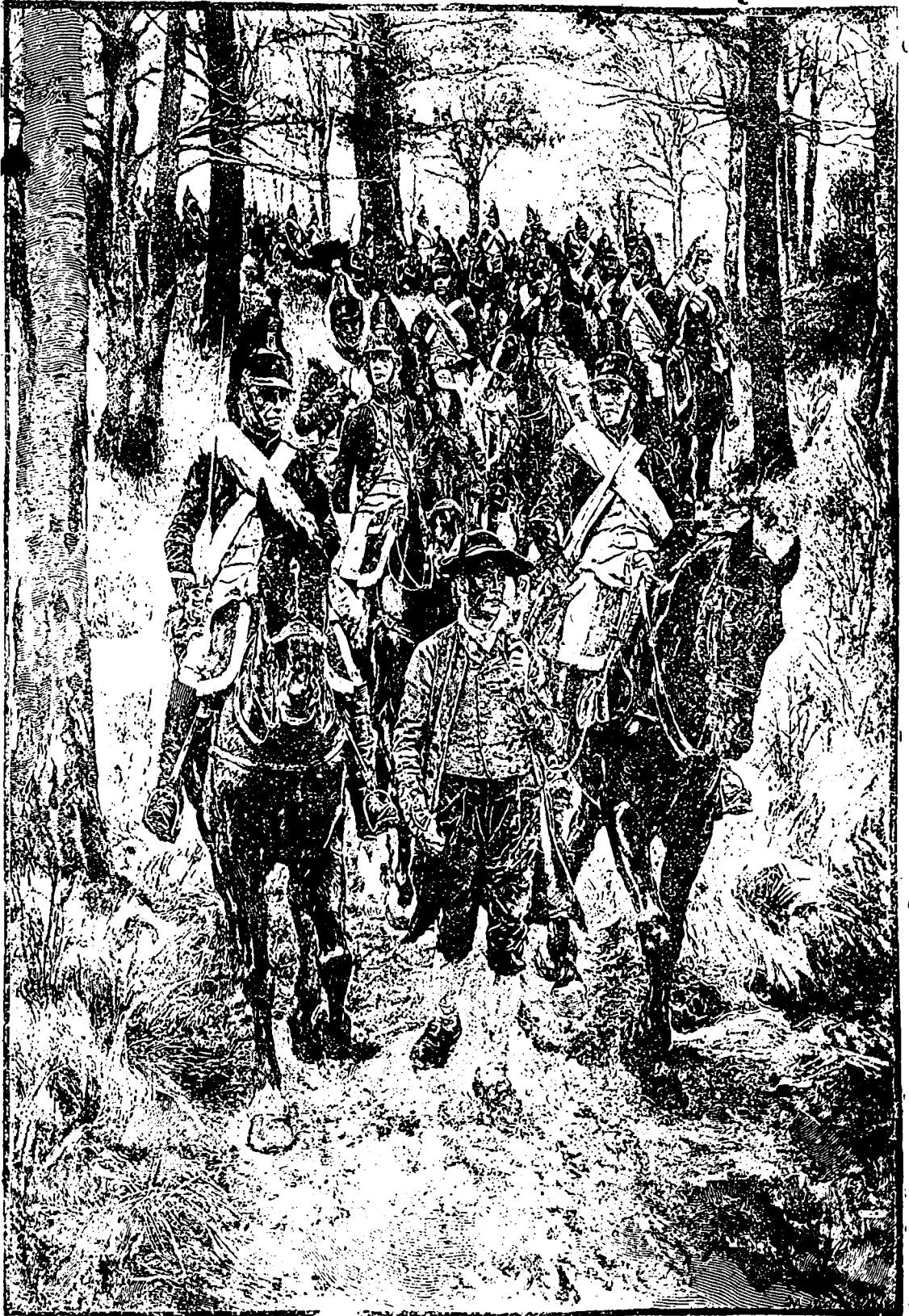
M. B. A. — C'est nous qui devons vous remercier et nous le faisons de tout cœur.

CUIQUE SUUM.

Nous avons publié, dans notre numéro du 21 octobre dernier, sous le titre "Agriculture et Colonisation," une causerie de notre ami Jenn Lucharrue. La "Sentinelle" de Matua, avec laquelle nous échangeons, reproduit cette causerie et en donne crédit au "Pionnier" de Sherbrooke, se contentant d'ajouter simplement les initiales J. L. Cela n'est pas correct.

ABOLITION DE LA PEINE DE MORT.

Un de nos confrères, au sans doute par d'excellents sentiments, voudrait voir abolir la peine de mort. Nous sommes avec lui, à cette condition, cependant, que ces braves assassins des deux sexes montrent le bon exemple et déposent les armes.



UN VRAI PATRIOTE.

LA LEGENDE DE ST. NICOLAS.



Il é-tait trois pe-tits en-fants qui s'en a-laient gla-ner aux champs. S'en vont un
soir chez un bou-cher: Boucher voudrais tu nous lo-ger? En-trez, en-
trez, pe-tits en-fants il-y a-d'la place as-su-ré-ment.
Après chaque couplet, on reprend: Il était trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs.

Il était trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs.
S'en vont un soir chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a d' la place assurément. —
Ils n'étaient pas sitôt entrés.
Que le boucher les a tués ;
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.
Saint Nicolas, au bout d'sept ans,
Vint à passer dedans ce champ.
S'en va frapper chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu me loger ?
Entrez, entrez, Saint-Nicolas,
Il y a d' la place, il n'en manque pas —
Le Saint n'est pas plutôt entré,
Qu'il a demandé à souper.

— Du p'tit salé, je veux avoir.
Qui est d'puis sept ans dans le saloir. —
Quand le boucher entendit ça,
Hors de sa maison se sauva.
— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu te pardonnera. —
Et le grand Saint alla s'asseoir,
Dessus le bord du vieux saloir.
— Petits enfants, qui dormez là,
C'est moi, le grand Saint Nicolas. —
En parlant, il étend trois doigts.
Les p'tits se relèvent tous les trois.
L'aîné dit : — Moi, j'ai bien dormi. —
Et le second dit : — Moi aussi. —
Et le troisième répondit :
— Je me croyais en paradis ! —
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

CRIMES ET DELITS.

La "Police Gazette," malgré sa triste réputation, sera bientôt une feuille très morale comparée à certains grands carrés canadiens qui se disputent en ce moment les faveurs du diable.

Depuis quelque temps, en effet, ces feuilles nous servent des crimes et des scandales à pleines colonnes. Belles leçons pour la jeunesse qui lit ces choses-là !

Puis, que dirons-nous des enquêtes à propos de tous ces crimes, faites par Paul et par Jacques, qui, du jour au lendemain, sont devenus des juges omnipotents, omniscients et impeccables ? Bientôt ces messieurs proposeront sans doute de supprimer les juges, les jurés, les avocats, les prisons et les tribunaux, et de laisser aux criminels le soin de faire les enquêtes et de prononcer les sentences.

Grâce au fameux "courant de sympathie" dont on parle tant ces jours-ci, cela marcherait tout seul.

On a beau couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paraissent toujours au travers de ces voiles.

AU DAHOMEY.

Un missionnaire le R^{ev}. Père Lissner, d'une actuellement une série de conférences sur le Dahomey. Il fait un appel pressant à la charité des catholiques en faveur des pauvres Africains à la conversion desquels il se dévoue.

Un très grand nombre de ces malheureux sont lépreux, c'est-à-dire qu'ils meurent, se décomposent par pièces et morceaux, après avoir enduré des souffrances atroces et des privations inouïes.

Venir en aide à cet apôtre de l'Évangile, c'est lui permettre de sauver bien des âmes tout en soulageant de grandes infortunes.

Beaucoup de nos Lecteurs, nous n'en doutons pas, auront à cœur d'envoyer leur obole, pour les pauvres lépreux africains, au R^{ev}. Père Lissner, au Grand Séminaire, Montréal.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent bábiles les plus sots.

PAS DE DANGER.

Le baron de Rapineau reprochait à sa femme ses largesses envers les pauvres : — C'est une prodigalité qui m'effraie, disait-il, c'est de la folie.

— De la folie ? fit la baronne en souriant, peut-être, mais rassurez-vous, elle n'est pas contagieuse !

BON DOMESTIQUE.

— Qui demandez vous ?
— Le baron de Veaminet.
— Qu'est-ce que vous lui voulez ?
— C'est pour une note ...
— Il est parti hier pour la campagne.
— ... Que j'avais à lui payer.
— Mais il est revenu ce matin.

Nous avons toujours assez de force pour supporter les maux..... d'autrui.

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 6

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.



LA FILLE DU FERMIER

Brigitte but un peu d'eau et mangea une petite partie de son pain, bénissant Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et ne laisse pas sans parure le lis des champs.

La vieille revint bientôt. Après s'être essuyé les lèvres avec un coin de son tablier déchiré, elle se mit à dé-lamer contre la désastreuse manie de boire de l'eau claire, alors qu'avec quelques sous on peut se procurer une boisson qui réchauffe, égale, fortifie.

— Crois-moi dit-elle, imite mon exemple, et tu t'en trouveras bien.

Et comme Brigitte ne répondait pas elle reprit :

— L'eau, vois-tu, mon enfant, engendre les plus vilaines maladies, je n'en bois jamais, voilà pourquoi je suis encore à mon âge aussi vigoureuse qu'une jeune fille..... Mais que me veut donc ton chien ? Il me regarde comme s'il voulait me dévorer.

En effet, Glaubig regardait de travers cette étrangère qui avait déjà troublé le sommeil de sa maîtresse et qui maintenant paraissait ne rien tramer de bon.

La grande douceur et les préoccupations

constantes de Brigitte pouvaient seules l'empêcher de partager l'aversion de son chien fidèle. La vieille était grossière, mal-propre, habillarde surtout, et, après avoir marché pendant moins d'une heure, elle se mit à gémir, courbant l'échine, traînant la jambe et s'appuyant lourdement sur son bâton noueux.

Brigitte, au contraire, ne paraissait pas connaître la fatigue ; continuant ses actions de grâces, remerciant le Ciel pour la grande faveur qu'il venait de lui accorder, elle ne faisait attention à sa compagne que pour la plaindre, l'encourager et la consoler.

Tout-à-coup la vieille poussa un grand cri et s'élança vers le bord du chemin, où une femme était étendue au milieu de l'herbe très-haute à cet endroit, la tête cachée sous une touffe de fleurs sauvages.

— Au secours ! au secours ! s'écria-t-elle, tout en soulevant l'inconnue, qui paraissait aussi vieille, aussi maide et aussi dégénérée qu'elle.

— Ce ne sera rien, murmura celle-ci, comme sortant d'un long évanouissement. Je suis tombée de faiblesse sans doute, et j'éprouve une grande soif.

— De l'eau ! de l'eau, cria de nouveau la mendicante.

Brigitte se pencha et approcha sa gourde des lèvres de la pauvre, qui la repoussa, trouvant que l'eau qu'on lui offrait était toute chaude.

— Je vais en puiser à la source que nous venons de voir, dit la jeune fille. Et, ayant déposé sa petite saccoche, elle se mit à courir, tout en vidant sa gourde.

— Appelez donc votre vilain chien ! lui cria la vieille ; on dirait qu'il veut me dévorer.

Elle ne mentait pas. Glaubig la regardait en grognant et en montrant ses dents, longues et blanches, pointues comme celles d'un loup.

Brigitte fit un signe et la vaillante bête courut la rejoindre, non sans se retourner à plusieurs reprises vers les deux étrangères pour lesquelles elle paraissait ressentir une haine farouche. Puis elle fit une bonne provision d'eau fraîche, heureuse de pouvoir procurer un léger soulagement à plus pauvre qu'elle.

Hélas ! quand elle revint, elle ne vit plus les deux méchantes créatures ; celles-ci étaient parties à la hâte, emportant tout l'air de la trop confiante fille, à l'exception de son livre et de sa petite robe des dimanches.

L'épreuve était cruelle, mais la pieuse enfant n'en éprouva pas un trop grand chagrin. La seule chose qui lui fit de la peine, fut de penser qu'il y avait des êtres assez malheureux pour souiller leur âme par une mauvaise action. Et elle se remit à marcher d'un pas léger sans plus penser à sa mésaventure.

Vers cinq heures du soir, Brigitte, étant arrivée à une petite ferme isolée, y demanda l'hospitalité.

(A suivre)

Agir sans réfléchir, est le vrai moyen de se préparer de grandes peines.

TROP ET TROP PEU.

La garde-robe de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, ne fut pas évaluée cent écus après sa mort. On ne lui trouva que trois habits ; l'un, c'était l'habit de gala, n'avait été porté que trois fois. Les deux autres étaient dans un tel état de crasse et de vétusté, qu'on avait peine à croire qu'il les eût ainsi portés. Les chapeaux, les culottes les bottes, les chemises même, répondaient au reste de la garde-robe.

Il ne faut donc pas s'étonner de la réponse qui fut faite à un étran-

ger qui, quelques années avant visitant les appartements du château de Berlin, demanda à voir la garde-robe :

— Elle est sur le dos du Roi, dit le conducteur.

Par un contraste assez bizarre, la garde-robe d'Elisabeth, Impératrice de Russie, était composée de 8,700 habits complets et d'une quantité innombrable, d'autres objets de toilette.

Entre époux :

La femme. — Je ne sais réellement duquel de nous deux notre fille a ; pris la mauvaise langue qu'elle a pour sûr, ce n'est pas de moi !

Le mari. — Assurément, car tu as encore la tienne.

Un Grand Avantage

— AUX ACHETEURS DE —

FERBLANTERIES, VAISSELLES, VERRERIES, ARTICLES DE FANTAISIE, ARTICLES DE GRANIT, AINSI QUE DE GOUT

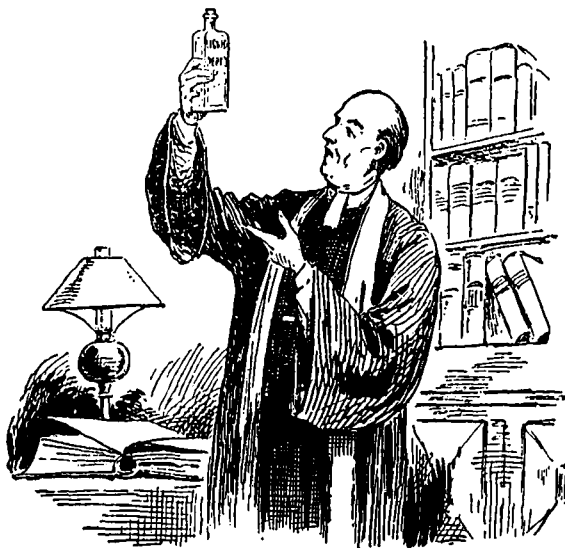
— CHEZ —

SEMMELEHAACK

Le Magasin de renom pour ses bas prix. 83, RUE ST-LAURENT.

Voulant abandonner le commerce de détail, le propriétaire désire disposer de toutes ses marchandises le plus vite possible, à des prix extraordinairement réduits. De fait, la plupart des marchandises sont vendues pour moins que la moitié des prix ordinaires.

ENEZ NOUS VOIR, CE SERA A VOTRE AVANTAGE.



La **PEPTONE** de Viande... **DENAYER**,
...stérilisée de

La meilleure des nourritures, véritable trésor pour les personnes faibles.

En vente à la Pharmacie BERNARD.

1882, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Vient de Paraitre.

LABRADOR ET ANTICOSTI,

Par l'Abbé Huard.

Volume de XV-505 pages, impression et papier de luxe. Illustré de 45 portraits et autres gravures. et d'une carte du golfe St-Laurent dressée expressément pour cet ouvrage.

Journal de voyages. Historique et état présent de tous les postes de la Côte Nord, depuis Betsiamis jusqu'au Blanc-Sablon, et de l'Anticosti. Mœurs et usages des Montagnais. Pêcheurs canadiens et acadiens. Comètes et chiens du Labrador. Détails complets sur la chasse au loup marin, et la grande pêche au saumon, au hareng, à la morue. La vérité sur l'Anticosti ; renseignements inédits ; l'entreprise Menier.

Prix, pour le Canada, \$1.50. Par la poste, \$1.60. Etats-Unis, \$1.70.

Au bureau du NATURALISTE, à Chicoutimi et chez les principaux libraires du pays.

VINS DU PAYS.

Excellents Vins Purs, Blancs et Rouges
VIN DE MESSE.

LOUIS BELFORT,

VITICULTEUR.

SANDWICH, ONT.

SIROP DE . . .

. . . COQUELICOT . . .

. . . COMPOSE.

Le SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est employé avec succès pour le traitement des affections des voies respiratoires, telles que la TOUX, le RHUME, la BRONCHITE, la LARYNGITE, la GRIPPE, l'ASTHME, la COQUELUCHE et les CATARRHES en général, &c.

Un RHUME ne doit jamais être négligé, car souvent il dégénère en BRONCHITE, et, ce qui est bien pis, quelquefois en PNEUMONIE, en PLEURÉSIE ou en PHTISIE.

Il importe donc d'avoir à sa portée une préparation efficace en même temps qu'agréable à prendre chaque fois qu'un de ces fameux CATARRHES nous envahit.

LE SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est bien cet article indispensable aux familles, pour enrayer de suite le CATARRHE à son début et le guérir radicalement lorsqu'il a déjà fait quelques progrès.

Essayez-le seulement, et vous le trouverez supérieur à bien d'autres.

Les Enfants en font leurs délices.

250cts.

SEUL PROPRIÉTAIRE,

S. LACHANCE, PHARMACIEN.